

Le Rāmāyaṇa
de Vālmiki

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
MADELEINE BIARDEAU ET DE MARIE-CLAUDE PORCHER,
AVEC LA COLLABORATION DE PHILIPPE BENOÎT,
BRIGITTE PAGANI, BERNARD PARLIER,
JEAN-MICHEL PETERFALVI ET ALAIN REBIÈRE

nrf

GALLIMARD

Aditi gratifia le Porteur du foudre, quand il tua les Daitya, que ces vœux t'accompagnent ! Quand il accomplit les trois pas⁷, les vœux qui allèrent à Viṣṇu, à la majesté sans égale, que ces vœux, Rāma, t'accompagnent ! Que les *ṛṣi*, les mers, les continents, les Veda, les mondes, les orient, les vœux⁸, guerrier aux grands bras, t'accordent leurs vœux de bonheur ! »

Sur ces mots, cette femme radieuse aux longs yeux déposa sur la tête de son fils les grains qui restaient, et frotta Rāma de parfums. Puis, avec l'herbe *viśalyakaraṇī*⁹, dont l'efficacité est connue, elle fit une amulette portechance et murmura des formules. Apparemment pleine de joie bien qu'elle fût sous l'empire du malheur, elle ne prêta pas seulement sa voix à ces mots, mais une voix tremblante de ferveur. Cette femme glorieuse s'inclina vers son fils, respira le parfum de sa tête, l'étreignit, et lui dit : « Tu as obtenu ce que tu voulais, Rāma ; va en toute quiétude. Quand tu reviendras à Ayodhyā, c'est plein de santé, comblé, heureux, accédant enfin à la royauté, que je te reverrai, mon enfant. Fort de ma bénédiction, quand tu reviendras ici de ton séjour dans la forêt, tu exauceras à jamais les désirs de ton épouse et les miens ; eh bien, va ! J'ai prié les troupes de dieux, Śiva et les autres, les grands *ṛṣi*, les troupes de *bhūta*, les dieux et les serpents : puissent-ils bien vouloir t'être secourables, tout le temps que tu séjourneras dans la forêt, ainsi que les orient, Rāghava ! »

Quand elle eut fini de donner sa bénédiction, selon la règle, les yeux pleins de larmes, elle fit le tour de Rāghava en le tenant à sa droite, puis, sans cesser de le regarder, elle l'étreignit encore et encore. Après que la reine, sa mère, lui eut rendu hommage, Rāghava toucha ses pieds, encore et encore, puis, dans toute sa gloire, rayonnant de splendeur, il se rendit à la demeure de Sitā.

CHAPITRE XXVI

Comme il avait reçu la bénédiction de sa mère Kausalyā, et qu'il l'avait saluée, Rāma partait pour la forêt : il prenait le chemin du plus haut devoir. Illuminant la voie royale couverte de monde, le prince semblait, par son excellence, baratter¹ le cœur de tous.

Vaidehi, occupée à ses observances, n'avait rien appris des derniers événements ; la consécration occupait seule son cœur. Quand, pleine de reconnaissance, l'âme joyeuse, elle eut honoré les dieux, la princesse, sachant ce qui incombait à un roi, attendit. Rāma, baissant un peu la tête dans son embarras, entra alors dans sa demeure toute décorée, pleine de gens joyeux. Sitā, tremblante, se précipita à la rencontre de son époux : elle voyait bien que la peine l'accablait, que l'inquiétude troublait ses sens. L'apercevant, le vertueux Rāghava ne put retenir la peine qui s'était emparée de son âme, et il lui donna libre cours.

Comme elle le voyait, le visage privé de couleur, tout en sueur, inquiet, la princesse lui demanda, bouleversée : « Qu'y a-t-il donc, seigneur ? Aujourd'hui, Rāghava, est un jour régi par Brhaspati², un jour faste du fait de la conjonction de Puṣya, selon ce qu'enseignent les sages brāhmanes ; quelle est donc la cause de ton tourment ? Ton charmant visage ne resplendit pas sous le parasol aux cent rayons, brillant comme l'écume de l'eau. Les deux excellents chasse-mouches, clairs comme la lune et le *hamsa*, n'éventent pas ton visage dont les regards semblent des fleurs de lotus. On ne voit pas aujourd'hui, taureau des hommes, de hérauts employer leur éloquence à te louer joyeusement dans leurs bénédictions, ni de cochers, ni de bardes. Ta tête devrait recevoir l'onction : or, aucun brāhmane versé dans les Veda n'y répand le miel ni le caillé, selon la règle. Aucun ministre ni patron de corporation bien paré n'aspire à t'escorter, pas plus que les citadins ou les villageois. Pourquoi le plus beau char d'apparat, attelé de quatre fougueux chevaux harnachés d'or, ne te précède-t-il pas ? On ne voit pas, héros, s'avancer devant toi le noble éléphant révééré pour ses marques propices, pareil à un mont couvert de nuages noirs. Je ne vois pas non plus, radieux héros, aller devant toi le serviteur qui te présenterait le trône royal rutilant d'or. Au moment où ta consécration est prête, que se passe-t-il donc ? Ton visage n'a jamais eu ce teint, rien ne transparaît de ta joie... »

Comme elle se lamentait ainsi, le descendant de Raghu lui dit : « Sitā, mon vénéré père m'exile dans la forêt. Toi qui es issue d'une éminente lignée, toi qui connais ton devoir, toi qui t'y conformes, écoute, Jānaki, d'où vient ce qui m'arrive aujourd'hui. Le roi Daśaratha, mon père, qui est fidèle à sa parole, accorda autrefois à Kaikeyī, ma mère,

deux grandes faveurs. Aujourd'hui, alors que le roi avait tout fait préparer pour ma consécration, elle fait appel à cet engagement, dont elle use en toute légitimité. Je vais devoir séjourner pendant quatorze ans dans la forêt Daṇḍaka, et Bharata sera investi du statut de prince héritier par mon père. Je suis venu te voir, comme je pars pour la forêt solitaire. Tu ne dois jamais me louer en présence de Bharata. Quand tout leur réussit, les hommes ne tolèrent pas que l'on vante un autre qu'eux ; aussi ne dois-tu pas faire l'éloge de mes vertus devant Bharata, ni même jamais parler de moi : tu pourras ainsi vivre en bons termes avec lui. Le souverain lui confère irrévocablement le statut de prince héritier ; tu devras particulièrement lui rendre hommage, Sītā, il est le souverain. Quant à moi, je vais faire que se réalise la promesse de mon maître : je vais partir aujourd'hui pour la forêt ; courage, femme avisée ! Quand je serai parti pour la forêt fréquentée par les ascètes, belle femme irréprochable, il te faudra te consacrer aux observances et au jeûne. Tu te lèveras à l'aube, pour adorer les dieux en bonne règle et saluer mon père, le souverain Daśaratha, avec déférence. Kausalyā, ma mère, vieillie et amaigrie par la souffrance, elle qui place le devoir avant tout, a aussi droit à ton hommage. Et tu dois honorer mes autres mères de ta tendresse, de ton attachement, de ton dévouement, toutes mes mères de façon égale. Tu devras être attentive à regarder Bharata et Śatrughna³, qui me sont plus chers que ma propre vie, comme un frère et un fils. Tu ne dois jamais rien faire qui puisse contrarier Bharata, Vaidehī, car il règne sur le pays comme sur notre lignée. Servis comme il sied, honorés avec dévouement, les rois se montrent bienveillants ; sinon, leur colère éclate. Les souverains vont jusqu'à rejeter leurs propres fils, quand ils leur portent préjudice, pour s'entourer de simples sujets, pourvu qu'ils soient capables. Toi, reste ici, belle femme, soumise au roi, dévouée à ton devoir envers Bharata, respectant tes vœux avec sincérité. Moi, ma bien-aimée, je vais partir pour la grande forêt ; toi, tu dois rester ici, ma belle. Si tu ne veux causer de tort à personne, agis comme je te l'ai dit. »

CHAPITRE XXVII

Ainsi lui parla-t-il ; Vaidehī, elle qui méritait tant de tendresse, qui ne tenait que d'aimables propos, fut révoltée dans son amour, et répondit à son époux : « Qu'as-tu donc, Rāma, à parler si légèrement ? Tes propos me semblent bien dérisoires, excellent homme ! Ton discours, souverain, est indigne de héros, de princes versés dans l'art de l'épée et de l'arc ; il est déshonorant, il blesse l'oreille ! Prince, comme père, mère, frère, fils ou bru, chacun est rétribué selon ses propres mérites, et obtient son destin personnel. Pour l'épouse seulement, taureau des hommes, son lot est celui de son mari¹. Voici donc ce qui m'est assigné à moi aussi : séjourner dans la forêt. Ni son père, ni son fils, ni sa propre personne, ni sa mère, ni ses amies, ici-bas comme dans l'au-delà, ne sont pour la femme un moyen de salut : c'est toujours uniquement son mari. Si tu pars aujourd'hui, Rāghava, pour la forêt inaccessible, j'irai devant toi, piétinant les feuilles piquantes de *kuśā*. Rejette jalousie et colère, comme un fond d'eau après que l'on a bu ; emmène-moi, héros, en toute confiance : il n'y a pas de mal en moi. Plutôt que chars célestes ou marche dans les airs² qui vous mèneraient au sommet des palais, l'ombre des pieds d'un époux, où qu'elle se porte, a plus de prix. Ma mère et mon père m'ont enseigné plus d'un principe : il est inutile désormais de me dire comment je dois me conduire. J'irai dans la forêt solitaire, pleine de troupeaux d'animaux de toutes sortes, fréquentée par des bandes de tigres. Je vivrai heureuse dans la forêt, comme dans le palais de mon père, sans me soucier des Trois Mondes : je n'aurai d'autre préoccupation que d'être dévouée à mon époux. Je me plairai, héros, à toujours t'obéir, pratiquant pénitences et observances religieuses, en ta compagnie, dans les forêts aux parfums de miel. Tu peux, Rāma, protéger n'importe qui dans la forêt, moi à plus forte raison, homme respectueux. Je partirai aujourd'hui avec toi pour la forêt, n'en doute pas ; on ne peut m'en empêcher, glorieux héros, je suis décidée. Je saurai bien vivre en ne mangeant toujours que fruits et racines, n'en doute pas ; je ne te causerai aucun souci en demeurant toujours avec toi. J'irai devant toi, je mangerai

quand tu auras mangé. De plus, je veux voir les montagnes, les lacs, les étangs : je ne craindrai rien nulle part, avec toi, mon sage époux. Je veux voir les étangs couverts de lotus épanouis, peuplés d'oies et de canards sauvages, heureuse en la compagnie du héros que tu es. Je ferai mes ablutions dans leurs eaux, je te serai toujours soumise. Je serai ainsi parfaitement heureuse avec toi, héros aux grands yeux ; même pendant cent mille ans, avec toi, je ne verrai pas passer le temps. Peu m'importe le ciel, Rāghava, si je dois vivre au ciel sans toi ; sans toi, tigre des hommes, il est pour moi sans attrait. J'irai dans la forêt la plus inaccessible, peuplée d'antilopes, de singes et d'éléphants, je vivrai dans la forêt comme dans le palais de mon père, fière de rendre hommage à tes pieds. Je n'aime que toi, de toute mon âme ; séparée de toi, je suis résolue à mourir. Emmène-moi, voyons, réponds à ma demande, je ne te serai pas à charge. »

Bien que Sitā, si dévouée au devoir, eût tenu ce langage, le meilleur des hommes se refusait à l'emmener ; il lui parla, pour la dissuader, des grandes difficultés de la vie dans la forêt.

CHAPITRE XXVIII

Cet homme dévoué au devoir, songeant aux difficultés de la forêt, ne se décidait pas à emmener Sitā, qui, consciente de son devoir, avait tenu ce langage.

Comme ses yeux s'étaient empués de larmes, cet homme de devoir tenta de la consoler, et, pour la dissuader, il lui dit : « Sitā, tu es issue d'une lignée éminente, tu te plais toujours au devoir ; remplis ton devoir en restant ici, que j'aie l'âme en paix. Sitā, tu dois faire comme je te le dis, mon enfant, car les dangers sont nombreux pour celui qui vit dans la forêt : je vais te les exposer. Sitā, renonce à cette idée d'aller vivre dans la forêt ; ce que l'on appelle forêt, c'est un bois sauvage, plein de dangers. Je te dis cela par souci de ton bien : je sais que la forêt n'apporte jamais le bonheur, mais le malheur, inévitablement. Dans les montagnes, les torrents amplifient les rugissements des lions qui habitent les cavernes, horribles à entendre : la forêt n'apporte que des maux. Dans cette solitude, les fauves furieux,

quand ils repèrent une présence, se font un jeu de vous attaquer sans la moindre crainte, Sitā : la forêt n'apporte que des maux. Même les éléphants furieux ne peuvent franchir les rivières boueuses, toujours infestées de crocodiles : la forêt n'apporte que de terribles maux. Encombrés de lianes épineuses, résonnant du cri des coqs sauvages, dépourvus d'eau, les chemins sont très difficiles : la forêt n'apporte que des maux. La nuit, accablé de fatigue, on dort à terre, sur des couches de feuilles qui se sont détachées d'elles-mêmes : la forêt n'apporte que des maux. Jour et nuit, il faut être tempérant et se contenter des fruits tombés des arbres, Sitā : la forêt n'apporte que des maux. Il faut jeûner jusqu'au dernier souffle, Maithili ; il faut porter le chignon tressé et se vêtir d'écorce. Il faut constamment rendre hommage, selon la règle, aux divinités, aux ancêtres, aux hôtes de passage. Quand on fait ses ablutions, trois fois par jour, ce doit toujours être au moment prescrit : la forêt n'apporte que des maux. L'offrande faite sur l'autel, selon la règle instaurée par les *ṛṣi*, doit être accomplie avec les fleurs que l'on a soi-même cueillies, Sitā : la forêt n'apporte que des maux. Il faut, Sitā Maithili, se contenter de ce que l'on rencontre, de ce que l'on trouve à manger dans la forêt : la forêt n'apporte que des maux. Il n'y a là que vent, ténèbres, faim, immenses dangers : la forêt n'apporte que des maux. Quantité de reptiles de toutes sortes, ma belle, se permettent de croiser ton chemin : oui, la forêt n'apporte que des maux. Les serpents d'eau, imitant les méandres des rivières, se retournent et occupent la place : la forêt n'apporte que de terribles maux. Mouches, scorpions, vers, taons, moustiques ne cessent de vous harceler, faible femme : la forêt n'apporte vraiment que des maux. Dans la forêt, arbres épineux, *kuśa*, cannes à sucre entremêlent leurs tiges et leurs branches, ma belle : oui, la forêt n'apporte que des maux. Celui qui vit dans la forêt endure bien des souffrances dans son corps et court de multiples dangers : la forêt n'apporte jamais que des maux. Il faut renoncer à la révolte et à l'impatience, il faut se résoudre à l'ascétisme ; il ne faut pas être effrayé, quand tout est effroyable : oui, la forêt n'apporte que des maux constants. Voyons, renonce à partir pour la forêt, ce n'est pas un endroit pour toi ; plus j'y songe, plus je vois que la forêt cause bien des tourments¹. »

Comme le noble Rāma avait décidé de ne pas l'emmener dans la forêt, Sitā d'abord ne lui répondit pas ; puis, désespérée, elle lui tint ce discours.

CHAPITRE XXIX

Ayant écouté les propos de Rāma, Sitā, dans sa détresse, le visage baigné de larmes, lui dit d'une voix faible : « Ce que tu appelles les tourments liés à la vie dans la forêt, sache que ce sont des agréments si ton amour m'accompagne. Les antilopes, lions, éléphants, tigres, *śarabha*¹, buffles, gours², et tous les autres habitants des forêts, qui n'ont jamais vu ta splendeur, Rāghava, quand ils la verront, se tiendront à l'écart, car tous te craindront. Je dois partir avec toi, comme me l'ont enjoint mes maîtres³ ; séparée de toi, Rāma, je n'ai plus qu'à mourir ici même. Si je suis près de toi, Rāghava, Śakra même, le seigneur des dieux⁴, ne sera pas assez fort pour s'en prendre à moi. Mais la femme privée de son mari ne peut survivre ; c'est pourtant, Rāma, ce que tu me demandes. De plus, sage éminent, autrefois, dans le palais de mon père, des brāhmanes m'ont révélé que je devrais à coup sûr séjourner dans la forêt. J'ai écouté, au palais, ce que disaient ces brāhmanes qui connaissent les marques sur le corps ; je n'aspire plus depuis qu'à vivre dans la forêt, puissant héros. Cette prédiction, que je devrais vivre dans la forêt, doit forcément se réaliser ; je vais partir avec toi, mon époux : il ne saurait en être autrement, mon bien-aimé. Je ferai se réaliser cette prédiction, je partirai avec toi ; le moment est venu de donner raison aux brāhmanes. Je sais bien que la vie dans la forêt est pleine de maux ; mais assurément, héros, n'en souffrent que ceux dont l'esprit n'a pas atteint la maturité nécessaire. Jeune fille, dans le palais de mon père, j'ai entendu une mendiante vouée à l'ascétisme parler de la vie dans la forêt en présence de ma mère⁵. Je t'ai déjà maintes fois prié, seigneur, d'aller vivre avec toi dans la forêt, car tel est mon désir ; je ne puis plus attendre de partir, Rāghava, heureux sois-tu ! Il me plaît de servir mon héros pendant son séjour dans la forêt. Suivant mon époux par amour, je serai sans souillure, héros au cœur pur, car l'époux est la divinité suprême. Même dans l'au-

delà, mon union avec toi sera toujours heureuse ; voici, puissant guerrier, la sainte parole que délivrent les glorieux brāhmanes : « À l'homme auquel en ce monde elle a été donnée par ses parents, au moyen des eaux rituelles⁶, conformément à son devoir propre, une femme appartiendra même dans l'au-delà. » Il ne te plaît pas pourtant de m'emmener, moi, ta propre épouse, vertueuse, dévouée à son mari : pour quelle raison ? Je te suis tout attachée, dévouée, et je suis accablée, moi qui partage tes joies et tes peines ; tu dois m'emmener, Kākutśtha, tes joies et tes peines sont aussi les miennes. Si tu ne veux pas, alors que je souffre tant, m'emmener dans la forêt, j'aurai recours au poison, au feu, à l'eau, pour me donner la mort. »

Bien qu'elle le suppliât de toutes les façons de la laisser partir, le héros aux grands bras se refusait à l'emmener dans la forêt solitaire. Quand elle entendit sa réponse, Maithili éprouva un tel tourment qu'elle inonda la terre, pour ainsi dire, des larmes brûlantes que versaient ses yeux. Comme elle songeait au moyen de le convaincre, qu'elle se fâchait, Kākutśtha, restant maître de lui-même, s'employa à l'apaiser.

CHAPITRE XXX

Malgré les propos apaisants de Rāma, Maithili, fille de Janaka, parla à son époux pour obtenir d'aller vivre dans la forêt. Toute bouleversée, Sitā, dans son amour et sa fierté, adressa ces reproches à Rāghava au large torse : « Quelle idée Vaideha, mon père, le souverain de Mithilā, a-t-il eue, Rāma, de te prendre pour gendre — une femme dans un corps d'homme ! Quel mensonge, hélas ! Le peuple parle sans savoir : ce n'est vraiment pas en Rāma que l'on verra l'éclat du soleil flamboyant ! Qu'as-tu fait pour être si abattu, ou que crains-tu, au point de vouloir m'abandonner, quand je n'ai aucun autre refuge ? Sache que je suis aussi soumise à ta volonté que Sāvitrī était dévouée à son époux Satyavān, le fils de Dyumatsena¹. Si je t'accompagne, homme irréprochable, je ne songerai même pas à regarder un autre que toi : je ne suis pas une femme qui déshonore sa famille ! Tu veux pourtant, Rāma, de ton plein gré, comme le ferait un acteur², me remettre à

d'autres, moi que tu as épousée vierge, après tout le temps que je t'ai été fidèle. Celui, Rāma, en faveur de qui tu parles, celui dans l'intérêt duquel tu es dépossédé, sois-lui soumis et docile, toi qui es toujours irréprochable ; mais tu ne dois pas partir pour la forêt sans m'emmener. Peu importe ascétisme, forêt ou ciel, pourvu que ce soit avec toi. Je te suivrai sur le chemin sans en être épouée, comme sur des lits de plaisir. Sur la route avec toi, *kūśa*, *kāśa*, tiges de roseaux, arbres épineux me seront aussi doux que le coton et la peau d'antilope. La poussière, mon bien-aimé, qui, soulevée par les grands vents, se déposera sur moi, je la regarderai comme le plus précieux santal. Lorsque, vivant en pleine forêt, je dormirai sur l'herbe, comment des lits couverts de tapis pourraient-ils m'être plus agréables ? Les feuilles, fruits et racines, rares ou abondants, que tu me donneras après les avoir toi-même récoltés auront pour moi le goût de l'ambrosie. Je ne regretterai ni mère, ni père, ni demeure, comme je jouirai, selon la saison, des fleurs et des fruits. Tu ne pourras me reprocher d'être la source d'aucun ennui, je ne te causerai aucun tort, je ne te serai pas à charge. Avec toi, c'est le ciel, sans toi, l'enfer ; tu sais mon profond amour : pars avec moi, Rāma. Si, alors que j'ai bien réfléchi, tu ne m'emmènes pas dans la forêt, je prendrai du poison aujourd'hui même, pour ne pas tomber au pouvoir de nos ennemis. Car si tu m'abandonnes, seigneur, je serai trop malheureuse pour survivre, il ne me restera plus que la mort. Je ne puis supporter une telle souffrance un seul instant, à plus forte raison un malheur de quatorze ans.»

Ainsi la souffrance lui arrachait-elle toutes ces plaintes pathétiques ; dans sa ténacité, elle étreignait fermement son époux en pleurant bruyamment. Blessée par son long discours, telle une éléphant par des flèches empoisonnées, elle répandait ses larmes longtemps retenues, de même que l'allume-feu laisse jaillir le feu. Une eau limpide comme le cristal, née de sa souffrance, s'écoulait de ses yeux, telle une eau versée par deux lotus. Son visage lumineux comme une lune sans tache, avec ses longs yeux, se desséchait à force de pleurer : on eût dit un lotus hors de l'eau.

Rāma la prit dans ses bras, comme elle était presque évanouie de douleur, et lui tint ce discours qui l'apaisa : « Ah, reine, je ne désire pas même le ciel, si c'est au prix de ton malheur ! Non, je ne redoute absolument rien, pas plus que

Svayambhū. Tant que je n'étais pas tout à fait sûr de ton intention, femme au beau visage, il ne me plaisait pas que tu viennes dans la forêt, bien que je sois à même de te protéger. Mais, puisque tu es déterminée à vivre avec moi dans la forêt, Maithili, je ne puis t'abandonner, pas plus qu'un homme raisonnable ce qui fait sa joie. Mais ce devoir, femme aux cuisses pareilles à des trompes d'éléphants³, que les saints du passé ont respecté, je le suivrai moi aussi, comme la lumière suit le soleil. Il est exclu que je ne parte pas pour la forêt, fille de Janaka ; la parole de mon père, fondée sur la vérité, me conduit. Et le devoir, femme aux belles hanches, c'est la soumission à son père et à sa mère ; si j'enfreignais leur ordre, il me serait impossible de vivre. Pourquoi honorer en quelque façon le destin aveugle si l'on désobéit à l'être responsable qu'est une mère, un père, un maître ? Là où règne le triple but⁴, là où sont les Trois Mondes, voilà le moyen de purification ; il n'en est d'autre sur terre, femme aux belles œillades : c'est pourquoi l'on respecte un tel ordre. La loyauté, les donations et les hommages, et même le sacrifice aux honoraires abondants ne donnent pas autant de puissance, Sītā, que le culte rendu à un père. Ciel, richesse en argent, en grains, sciences, fils et plaisirs, rien n'est difficile à obtenir si l'on satisfait aux obligations dues aux maîtres. Les êtres nobles, tout dévoués à leur mère et à leur père, parviennent au monde des dieux, à celui des *gandharva*, à celui des vaches⁵, au monde de Brahmā comme aux autres. Je veux me conformer à ce que mon père, qui se tient sur la voie du véritable devoir, m'ordonne, car c'est là le devoir éternel. J'ai changé d'avis, Sītā, quant au fait de t'emmener dans la forêt Daṇḍaka, puisque tu es si résolue à y séjourner pour m'y suivre. Je t'autorise, femme au corps irréprochable, aux yeux envoutants, à partir pour la forêt ; suis-moi, craintive, sois ma compagne dans le devoir. Puisque, Sītā, ma bien-aimée aux belles hanches, tu as pris une si belle résolution, parfaitement digne de ma famille et de la tienne, entreprends les rites nécessaires au séjour dans la forêt ; sans toi, Sītā, même le ciel est sans attrait pour moi. Donne des bijoux aux brâhmanes, de la nourriture aux mendiants qui le désirent ; hâte-toi, ne tarde pas. Les ornements les plus précieux, les plus beaux vêtements, les objets plaisants, ceux qui servent aux jeux, mes lits, mes chars et mes autres biens, donne-les à tous ceux que j'entretiens, dès que tu auras comblé les brâhmanes⁶. »

Comme elle savait désormais que son époux approuvait son départ, la princesse, toute joyeuse, commença sur-le-champ cette distribution.

CHAPITRE XXXI

Lakṣmaṇa était arrivé assez tôt pour entendre cette conversation ; le visage baigné de larmes, il ne put réprimer sa douleur. Ce descendant de Raghu, étreignant fermement les pieds de son frère, parla à la très glorieuse Sitā et à Rāghava aux grandes observances : « Puisque tu as pris la décision de partir pour la forêt peuplée d'antilopes et d'éléphants, je t'y accompagnerai, je te précéderai avec mon arc. C'est en ma compagnie que tu parcourras les charmantes forêts, bruisantes d'oiseaux et d'essaims d'abeilles. Je ne demande pas à accéder au monde des dieux, ni à l'immortalité ; sans toi, je n'aspire pas même à la souveraineté sur les mondes. »

Comme sa détermination à vivre dans la forêt lui inspirait ces propos, et que Rāma redoublait de paroles conciliantes pour l'en dissuader, Saumitri répondit : « Alors que tu m'en as précédemment donné l'autorisation¹, pourquoi maintenant m'opposes-tu ton refus ? Dans quel but m'interdis-tu de partir, contre ma volonté ? Je veux le savoir, car je suis dans le doute, homme irréprochable. »

Le très ardent Rāma répondit à Lakṣmaṇa qui, résolu à partir en avant, fermement campé devant lui, le suppliait en joignant les mains : « Tu es affectueux, attaché au devoir, ferme, tu te tiens toujours sur le chemin du bien ; tu m'es aussi cher que ma vie, tu es pour moi un compagnon soumis et dévoué. Si tu pars aujourd'hui avec moi pour cette forêt, Saumitri, qui s'occupera de Kausalyā, ou de la glorieuse Sumitrā ? Le très ardent souverain qui, comme Parjanya sur la terre, fait pleuvoir ses faveurs, est enchaîné dans les liens de l'amour. De plus, il est certain que, quand elle aura obtenu la royauté, la fille du roi Āśvapati ne travaillera pas au bien de ses malheureuses rivales. Quand il aura accédé à la royauté, Bharata ne soutiendra pas Kausalyā, ni la malheureuse Sumitrā ; il ne s'occupera que de Kaikeyi. Reste ici, Saumitri, pour soutenir la noble Kausalyā, de toi-même, ou en lui attirant la faveur

du roi ; tiens-t'en au but que je t'indique. C'est ainsi que ton amour pour moi apparaîtra de la façon la plus manifeste ; on accomplit un devoir d'une grandeur incomparable en rendant hommage aux aînés qui connaissent le devoir. Agis ainsi, Saumitri, descendant de Raghu, en considération de ce que je fais : séparée de nous tous, notre mère ne pourrait plus connaître le bonheur. »

Ainsi Rāma s'adressa-t-il à Lakṣmaṇa, sur le ton de la tendresse ; celui-ci savait assez l'art de la parole pour répondre à Rāma, si éloquent fût-il : « Il suffira de ton ardeur, héros, pour que Bharata honore avec dévotion Kausalyā et Sumitrā, il n'y a aucun doute. Si, quand il aura obtenu la royauté suprême, Bharata, dans ses mauvaises dispositions, par méchanceté et surtout par vanité, ne les protège pas, il est certain que je tuerai ce méchant, ce cruel, ainsi que tous ses alliés, jusqu'au Triple Monde ! Mais la noble Kausalyā peut parfaitement recruter un millier d'hommes tels que moi, elle dont dépend un millier de villages². De même, ma mère, cette femme avisée, peut compter sur autant d'hommes tels que moi pour assurer sa protection. Laisse-moi te suivre, il n'y a rien là de contraire au devoir. Mon but sera atteint, et le tien près de l'être. Avec mon arc muni de sa corde, portant la pelle et la corbeille, je te précéderai pour te montrer le chemin. Je t'apporterai sans relâche des racines, des fruits, et les autres produits de la forêt, qui conviennent aux oblations que font les ascètes. Tu jouiras de la compagnie de Vaidehi sur les pentes des montagnes ; moi, je ferai tout, aussi bien quand tu seras éveillé que pendant ton sommeil. »

Ravi de ce discours, Rāma lui répondit : « Viens, Saumitri, prends congé de tous tes amis. Les deux arcs divins, terribles à voir, que le noble Varuṇa donna lui-même au roi Janaka lors du grand sacrifice³, les deux cuirasses divines, impossibles à transpercer, les deux carquois aux flèches inépuisables, les deux épées incrustées d'or, brillantes comme des soleils immaculés, tout cela a été déposé avec respect dans la demeure de notre précepteur⁴ ; hâte-toi de rapporter toutes ces armes, Lakṣmaṇa. »

Lui, résolu à séjourner dans la forêt, salua ses amis et alla prendre les excellentes armes chez le maître des Ikṣvāku. Saumitri, le tigre des princes, présenta à Rāma toutes les armes divines, en bon ordre et ornées de guirlandes. Maître de lui-même, Rāma dit avec joie à Lakṣmaṇa à son